

Le doux bruit de la faux...

Que voilà un outil agricole tout à fait commun. En traiter, et même si c'est de manière très superficielle, nous permettra de comprendre comment avait procédé le Patrimoine en fait d'inventaire lors de l'époque des premières récoltes d'objets.



Si le fond était manifestement trop sombre, celui-ci ne permettant pas vraiment aux objets de s'en détacher, la méthode était valable. Une règle d'un mètre auprès de l'objet afin que l'on puisse en évaluer la grandeur et un numéro, celui-ci sans doute reporté sur l'objet lui-même. Il fut simplement dommage que l'inventaire fut incomplet et que par conséquent il ne peut nous rendre service que de manière occasionnelle.

C'est en fait la découverte d'un article de la FAVJ, du 21 juillet 1938, qui nous oblige à parler de ce bel outil.

Le doux bruit de la faux

Ce matin, par les fenêtres grandes ouvertes sur le pré, le doux bruit de la faux a pénétré dans la chambre. La cadence régulière de ses coups s'infiltré dans le sommeil comme une caresse. Quel réveil apaisant, calme, que celui causé par ce bruit familier du temps des fenaisons, par ce bruit qui réveille dans notre intérieur des souvenirs cachés par la masse des préoccupations inutiles dont nous sommes accablés.



Alors que le village dort encore, alors que l'ouvrier d'usine ignore le spectacle du soleil qui se lève dans une mer sanglante, le paysan a mis sa faux sur l'épaule, a pendu sa « moullette » à sa ceinture et a pris le chemin du petit pré en pente.

Là, d'un geste large et mécanique, ils s'est mis en demeure de strier le sol d'andains réguliers et fournis. Les uns après les autres, les grandes marguerites sont tombées. Les dactyles pelotonnés brunis et les folles avoines se sont rejointes sur le bord du chemin que le faucheur ouvre devant ses pas.

Alors, s'élève avec le brouillard cette bonne odeur d'herbe fraîche, cette bonne odeur saine de la terre. Volontiers, on plongerait ses bras nus dans cette moisson verte et mouillée de rosée. Et l'on ne peut se passer d'admirer l'homme aux bras musclés qui, armé du même outil qu'ont connu, loin dans la nuit des temps, ses ancêtres paysans, s'applique à son travail matinal.

Il semble qu'il n'y a rien entre l'homme qui fauche et la nature. La poésie de son geste n'est pas gâtée par la machine. Et si le cliquetis de la faucheuse indique le progrès, elle illustre aussi la hâte de l'homme qui a cru s'épargner de la peine en inventant des machines et qui, nous le savons, n'a pas réussi.

Autrefois le paysan vivait de sa terre, simplement. Il ne lui était guère permis de posséder de vastes domaines, ne pouvant les cultiver lui-même. Aujourd'hui la machine, qui s'introduit partout, permet les spéculations dans l'agriculture, comme elle les a permises dans l'industrie. Le petit paysan disparaît comme l'artisan, son frère.

C'est pourquoi il faut saluer, dans le geste

simple et mille fois répété du faucheur solitaire accomplissant sa tâche, le représentant isolé d'une époque révolue, d'une époque où l'homme était le véritable maître de son destin ; où rien ne le liait, avec personne, ni convention paritaire, ni association, ni corporation quelconque. Sur son champ, dans son échope ou dans son atelier modeste, les hommes de notre vieille démocratie connaissaient la vraie liberté.

Cette époque avait sa poésie comme elle avait ses défauts. Sa plus grande gloire était de développer la personnalité et de lui permettre de s'élever au-dessus des préoccupations de la vie quotidienne.

Ce doux bruit de la faux, sifflant dans l'herbe fraîche, c'est le chant d'adieu d'un temps qui s'en va.



Faucheurs à la Vallée de Joux.

Armand Vautier, La Patrie vaudoise, 1903.